



JEUDI IDÉES ET LIVRES



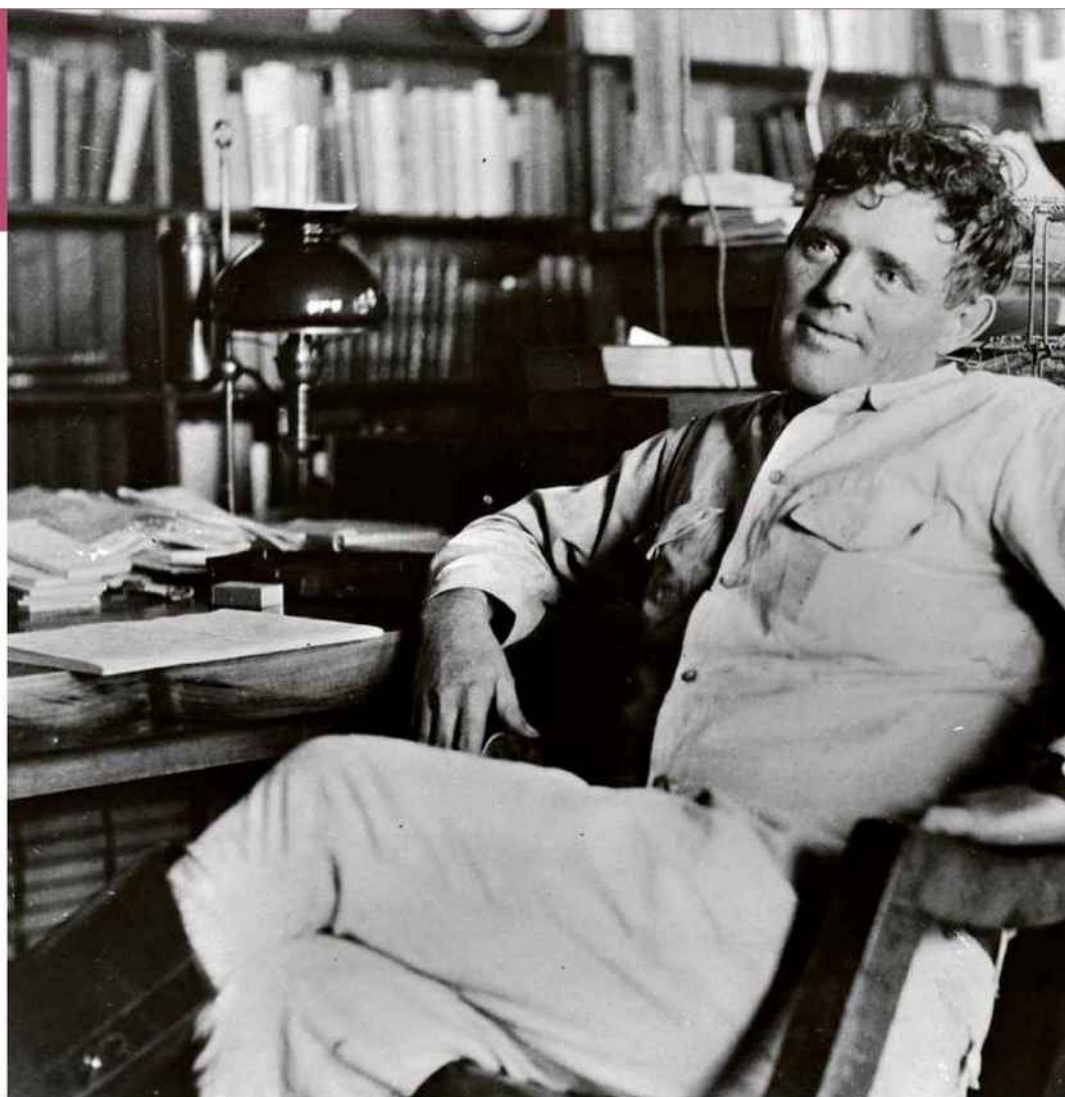
BETTMANN ARCHIVE: GETTY

Jack London, entre les lignes

- L'aventurier socialiste entre dans la Pléiade, l'occasion de le redécouvrir derrière cette étiquette réductrice.
- Le «populisme» triomphe: décryptage d'un concept fourre-tout.



Chaque jour de sa vie,
Jack London
(1876-1916) écrivait
mille mots, jamais
plus, jamais moins.
PHOTO HULTON ARCHIVE.
GETTY IMAGES



Socialiste,
baroudeur,
auteur jeunesse...
L'écrivain
américain
a fait l'objet
de nombreux
qualificatifs
réducteurs.
Son entrée dans
la Pléiade est
l'occasion de
le redécouvrir
aujourd'hui
tel qu'il fut.

Jack London, le masque de la plume

Par
LAURENT JOFFRIN



Le blizzard souffle sur la Pléiade : Jack London vient d'y entrer avec un grand coup de pied dans la porte. Derrière lui se presse une cohorte de chercheurs d'or, d'ivrognes métaphysiques, de clochards socialistes, de chiens devenus loups et de loups devenus chiens, de marins brutaux, de pilleurs d'huîtres et de capitaines nietzscheens, ceux qu'il a connus dans les bas-fonds de San Francisco, dans les bouges du Klondike, dans les glaces de la ruée vers l'or, dans les criques des mers du Sud, sur son voilier lancé autour du monde ou dans le poste d'équipage d'un chasseur de phoques. Blizzard ou vent de révolte ? L'aventurier porte aussi dans son havresac un socialisme viscéral, virulent, contracté pendant son labeur de jeune prolétaire et conforté par ses lectures d'autodidacte. A 20 ans, il a lu Marx avec frénésie et n'aura de cesse que d'illustrer dans ses histoires les affres de la guerre de classe. *Le Talon de fer* décrit une révolte ouvrière qui embrase les Etats-Unis, d'abord noyée dans le sang par l'oligarchie capitaliste puis triomphante sept siècles plus tard, au terme d'une saga où la force du «peuple de l'abîme» extermine les rois de la mine et du rail. Entre les deux guerres, London est un étendard du mouvement communiste galvanisé par la révolution russe. Lénine alité à la fin de sa vie se fait lire et relire *Construire un feu*, cruelle nouvelle du Grand Nord où l'inconscience de l'homme le conduit à sa perte. Trotski exilé rédige un long article admiratif sur *le Talon de fer*. Bien plus tard, Guevara s'inspirera de London pour diriger son existence haletante. Plusieurs fois dans sa correspondance, London explique qu'il n'est pas de littérature qui vaille si elle ne s'appuie sur une philosophie de la vie. Lecteur de Darwin, de Spencer, des théoriciens socialistes, il veut que ses récits incarnent des idées.

AMOUREUX FIÉVREUX

Un aventurier socialiste, donc. C'est là que commence le grand malentendu. Jack London n'est surtout pas l'écrivain qu'on croit : la Pléiade le restitue dans sa vérité. Il voulait écrire des romans à thèse ; il livre des histoires inclassables dont la morale est ambiguë, où la force du corps, la fureur de la lutte, la vitalité de ses héros ne cessent de réfuter les syllogismes des philosophes. On pense à la phrase de Goethe que Lénine – encore lui – citait volontiers : «*La théorie est grise, mon ami, et toujours l'arbre de la vie reverdira.*» Didactique, London voulait démontrer. Il réussit surtout à raconter, pour le plus grand bénéfice de la littérature. Sur ce conflit intime du militant et de l'écrivain, Philippe Jaworski, qui a dirigé



LONDON, UNE SAGA ILLUSTRÉE

Un écrivain voyageur raconte un romancier de l'aventure. Olivier Weber, reporter de guerre, prix Albert-Londres, conteur des pays lointains, voué un culte à London, comme tant d'amoureux des horizons perdus. Il donne une biographie alerte et précise de son modèle américain, enrichie par une foule de documents d'époque, qui vient compléter heureusement le travail de la Pléiade. En mots et en images, on revit la saga tragique et chatoyante d'un socialiste fasciné par le vertige du grand large, les bas-fonds de la misère, les libertés de la fortune, la quête de l'or et l'abîme de l'alcool. La vie sans trêve d'un rebelle des lettres.

Jack London, l'appel du grand ailleur, d'Olivier Weber, éd. Paulsen, 350 pp., 56 €.

ce «best of» de cuir vert et de papier bible, signe une préface brillante, indispensable désormais, après celles de Francis Lacassin, à quiconque veut connaître Jack London, écrivain, marin, prospecteur, éleveur, boxeur, ivrogne et amoureux fiévreux, qu'on réduit trop souvent à ce chatolement biographique, de même qu'on voit dans Conrad un écrivain de la mer ou dans *Moby Dick* une saga sur la chasse à la baleine. En littérature, les créatures échappent toujours à leur créateur et le créateur échappe toujours aux critiques. London, écrivain pour la jeunesse? *Croc-Blanc* et *L'Appel de la forêt* ne sont pas seulement des histoires animalières. On y lit l'emprise du monde sauvage, l'hypocrisie de la civilisation. *Le Peuple de l'abîme* ou *Martin Eden* sont des plongées magistrales dans le capitalisme du temps, sans une once de lourdeur didactique. Selon la formule de Lacassin, London écrit non pour la jeunesse, mais «pour les jeunes de tous les âges». London socialiste? C'était un marxiste darwinien, une drôle d'engeance, qui pratiquait le culte de la force et de l'aventure, loin des élans égalitaires de ses camarades; il professait aussi de solides convictions racistes, persuadé, à la suite de son maître Kipling, de la supériorité de la race blanche, serait-elle socialiste. En fait, c'est la force des personnages, la tension des situations, le style sans apprêt, transparent, au seul service de l'action, qui fait sa valeur. Non sa vision politique.

Le malentendu est au cœur de l'œuvre: London lui-même s'y est trompé. Dans *le Loup des mers*, cette saga maritime où un capitaine sadique domine un équipage apeuré de chasseurs de phoques sous l'œil effaré de passagers ignorants des duretés de la mer, il veut dénoncer cette idée du «surhomme» que Nietzsche a conçue et qui le révolte. Le vitalisme et l'apologie de la force qu'il lit dans la pensée du philosophe sont aux antipodes de son idéal socialiste. Il veut montrer à quelles calamités conduisent la dilatation du moi et

le mépris de la morale qui changent le capitaine Loup Larsen en Néron du bord. Las! Le public plébiscite ce rebelle sombre et tragique qui martyrise son équipage, comme il a été fasciné par le capitaine Achab, irascible et torturé, qui lance son navire dans une impossible vengeance contre la grande baleine blanche. Comme souvent, c'est le personnage maléfique qui tient le récit et le magnifie, plus que le héros positif aux arêtes trop polies. «*Je n'ai pas cessé d'écrire des livres qui ont manqué leur cible*, écrit plus tard London dans sa correspondance. *J'ai attaqué Nietzsche. [...] C'était dans le Loup des mers. [...] Personne ne s'est aperçu que c'était une attaque contre la philosophie du surhomme.*»

Dans *Martin Eden*, classique dès sa sortie, London raconte les débuts amers d'un écrivain sorti du peuple, sans autre instruction que ses lectures à la bibliothèque municipale d'Oakland, contraint de rogner sur son sommeil de prolétaire épuisé pour écrire des nouvelles que personne ne veut publier, initié à la belle langue et aux bonnes manières par une sésaphique jeune fille de la haute société. London a puisé dans sa propre histoire pour déplorer l'égoïsme acharné du personnage qui sacrifie tout à sa réussite et saborde sa vie dès qu'il a atteint son but, sans aucun égard pour ceux qui l'aiment. Un dénouement qui annonce le suicide de l'écrivain en 1916, plongé dans la dépression alcoolique.

Mais c'est la quête acharnée de Martin Eden, sa condition infernale d'écrivain ouvrier, les obstacles que son origine populaire ne cesse d'opposer à ses rêves, la description du travail littéraire et la subtilité des rapports de classe qui importent le lecteur, non le réquisitoire moralisant contre l'égoïsme nietzschéen. Antimodèle aux yeux de son créateur, Martin Eden se change en Rastignac prolétarien qui force l'adhésion. Et là encore, London se désole. «*Je ne suis en aucune manière un individualiste*, dit-il pour se défendre. *Martin Eden a été écrit comme une condamnation de l'individualisme.*»

JEUNE CLOCHARD

London veut être un écrivain social. Mais ce sont les nouvelles du Grand Nord qui lui donnent le succès. Dédiées à des conquérants avides, à des chiens dévoués et à des loups affamés, à des chercheurs d'or obnubilés par la fortune qui dort dans les torrents glacés, elles changent le jeune clochard de la littérature en écrivain à la mode dont on s'arrache les écrits mais où personne ne décèle le moindre message philosophique. En quelques mois, *l'Appel sauvage - Call of the Wild*, longtemps traduit par *l'Appel de la forêt* - se vend dans le monde entier. Le malentendu s'approfondit: toujours didactique, London a voulu illustrer dans les montagnes du Klondike les thèses de Darwin sur l'évolution, à travers l'histoire du chien Buck, arraché de son milieu domestique et bientôt ramené à l'état sauvage par l'influence irrésistible de la nature. Le lecteur y voit surtout une histoire romantique et belle qui réussit le tour de force de pénétrer, sans jamais d'in vraisemblance, dans l'esprit même de l'animal.

L'aventure est une maladie précoce, et la source principale du malentendu détecté par

Philippe Jaworski. Pour échapper à l'enfer d'une enfance misérable, le jeune London achète pour 300 dollars un petit sloop, le *Razzler Dazzler*, sur lequel il va arpenter la baie de San Francisco. Il est bientôt voleur d'huîtres et dépense le fruit de sa chasse au «Saloon de la première et de la dernière chance». C'est là qu'il fait connaissance de John Barleycorn - Jean Graindorge -, autrement dit le whisky, ce spiritueux à base d'orge qui sera pour la vie son mauvais génie. L'alcool et l'eau salée sont désormais ses éléments. Il s'engage sur la goélette *Sophie Sutherland*, pour six mois de chasse aux phoques et de beuveries au milieu des embruns du Pacifique et des chairs huileuses répandues sur le pont. Après quelques stations dans le calvaire des ateliers de San Francisco, il monte sur un vapeur en partance vers le Yukon où la rumeur veut qu'on ait trouvé de l'or. Plus tard, le succès aidant, il fera construire un voilier, le *Snark*, qu'il emmènera jusqu'en Asie.

OUVRIER DE LA LITTÉRATURE

Ainsi, pour le critique paresseux, London s'est surtout contenté de jeter ses aventures sur le papier, changeant en récits épiques ses impressions de voyage. Mais voir l'aventurier avant l'écrivain, c'est oublier l'implacable discipline que s'inflige ce prolétaire de la plume. London a passé son enfance en lisant, à la lumière mourante d'une chandelle, des classiques empruntés à la bibliothèque de la ville. Dès l'âge de 16 ans, il s'essaie à l'écriture. Il analyse sans relâche le style des grands écrivains, la construction des phrases, le vocabulaire et les images. Il lit frénétiquement les traités du style et les nouvelles des revues qu'il a prises pour cible. Avant d'être publié, il aura noirci des rames entières de papier, envoyé des milliers de lettres dans tout le pays, scruté chaque réponse pour y chercher un conseil, une indication, une orientation. Chaque jour de sa vie, dans sa ferme de Glen Ellen, dans les wagons du trimard, les soutes d'un cargo ou la cabine du *Snark*, il écrit mille mots, jamais plus, jamais moins. Il accepte tous les conseils des éditeurs, cherche le titre le plus commercial, laisse à sa femme le soin de couper le texte sans jamais relire une ligne, lancé dans une nouvelle histoire dès la précédente achevée. C'est un ouvrier de la littérature qui doit façonner sa pièce sur un rythme immuable, insoucieux de l'inspiration qui ne lui a jamais fait défaut, obsédé non du style, qu'il tenait pour secondaire, mais du flot furieux du récit qui prend le lecteur par le collet à la première phrase pour l'abandonner au dernier mot de la dernière page, éploré, ravi ou terrorisé. Il a couru le monde en quête d'aventure. Mais l'aventure ultime de ce voyou de la littérature, ce ne sont pas les bas-fonds de Londres, les vallées du Klondike, les îles du Pacifique, les plaines de Californie ou les criques de la baie de San Francisco. Ce sont les livres. ◆

JACK LONDON

ROMANS, RÉCITS ET NOUVELLES

Sous la direction de Philippe Jaworski.
La Pléiade Gallimard. Deux volumes,
1536 et 1616 pp., 55 € chacun
(jusqu'au 30 avril 2017, 62 € ensuite).